



La guerre de nos pères

Deux romans sur les blessures de l'Algérie



Par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

Antoine est appelé, envoyé de France en Algérie pour y faire le bien, du moins le croit-il en ce début d'année 1960. Il est un peu frêle mais ce n'est pas pour cette raison qu'il ne se battra pas : il refuse de tenir une arme, il n'est pas d'un tempérament guerrier. Contre toute attente, il obtient une formation d'infirmier. Oui, il en est certain, il va faire le bien de l'autre côté de la Méditerranée où il échoue à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès. Manuel Cortès, lui, est pied noir, fils d'immigrés espagnols tenant un bistro dans la même ville de Sidi-Bel-Abbès. Engagé volontaire dans les forces alliées, il se conduit en héros dans les Abruzzes et à Monte Cassino avant de participer aux massacres de Sétif et de revenir s'installer comme chirurgien dans sa ville natale. Antoine et Manuel se connaissent-ils ? Non. Se sont-ils rencontrés sans le savoir ? Possible, les dates et les lieux concordent. Mais ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est leurs deux destins individuels et le rôle qu'y joua l'Algérie, accident de parcours

traumatisant pour Antoine, matrice fondatrice pour Manuel.

Transmission

En cette rentrée littéraire placée sous le signe de l'Algérie, Alice Zeniter n'est pas la seule à avoir raconté les liens de sa famille avec l'Algérie française (*L'Art de perdre*, lire *Libération* du 1^{er} septembre). Brigitte Giraud s'est aussi inspirée de son père pour créer le personnage d'Antoine dans le très beau *Un loup pour l'homme* (Flammarion) et Jean-Marie Blas de Roblès du sien pour façonner Manuel, héros de l'ambitieux *Dans l'épaisseur de la chair* (Zulma). Preuve, s'il en fallait encore, que la guerre d'Algérie «*reste une blessure inguérissable*» pour reprendre les mots de l'historien Benjamin Stora, blessure qui se transmet d'une génération à l'autre. Brigitte Giraud le confirme à sa façon. «*Mon livre est une forme de transmission, un passage de relais implicite.*»

Cinquante-cinq ans après la fin de cette guerre coloniale, l'une et l'autre ont éprouvé le besoin de remonter ce passé qui, indirectement, les a eux-mêmes forgés. Un passé d'autant plus fantasmé qu'il a longtemps été enfoui sous une chape de silence. Pourquoi maintenant ? «*Je voulais le faire du vivant de mon père. J'ai toujours*



eu envie de raconter son histoire et celle de ma mère mais il fallait que je me sente armée en tant qu'écrivain. Et surtout je voulais prendre le temps d'en discuter avec lui. Il a pu m'en parler... avec des blancs. Ce n'est pas facile de devenir un personnage de roman», confie Brigitte Giraud. Jean-Marie Blas de Roblès, lui, relie ce besoin de revisiter son passé à un événement bien précis. «Je crois que ce sont les attentats de Paris qui ont déclenché mon envie d'écrire, ils ont réveillé mon propre traumatisme de la guerre et le besoin de trouver ma place dans cette histoire. J'ai toujours pensé que le parcours de mon père était assez romanesque pour être raconté. J'ai essayé de le faire parler mais c'était très compliqué de lui soutirer ses souvenirs de guerre. Tout ce qu'il m'a raconté tient en une vingtaine de pages [sur les 374 que compte le roman, ndlr]!»

Télégraphiste

Brigitte Giraud et Jean-Marie Blas de Roblès ont dû enquêter de longs mois pour compléter les mots qu'ils peinaient à arracher à leurs pères. Mais si tout est vrai, à peu de détails près, leurs deux récits ne sont pas de simples souvenirs, ils sont parcourus par un souffle romanesque qui fait par moments oublier qu'il s'agit bien d'histoires réelles. Et surtout ils ne sont pas manichéens. Ni l'une ni l'autre ne met en scène des bons luttant contre des salauds. On découvre surtout des hommes – l'histoire en ce temps-là se jouait malheureusement surtout entre hommes – entraînés dans des aventures qu'ils

ne maîtrisaient et parfois même ne comprenaient pas.

Antoine, le héros/père de Brigitte Giraud en est l'archétype. Télégraphiste depuis ses 16 ans, amoureux de Lila qui se découvre enceinte quelques jours avant son embarquement pour Alger, il se retrouve projeté dans un monde dont il n'avait même pas idée, un monde d'hommes – ou plutôt de gamins – et de sable. «Ils ne se rendent pas compte que la baie d'Alger est l'un des sites les plus beaux du monde, eux qui n'ont pas encore voyagé. Ils se fichent de la splendeur de ces lieux qui vont peut-être les avaler, ils se contentent d'être éblouis par le soleil de midi, ils voudraient dormir, et manger. Et savoir pourquoi ils sont là», écrit Brigitte Giraud. Longtemps Antoine ne va pas savoir pourquoi il est là. Il n'a pas le temps de réfléchir, c'est aussi ça, l'armée. Les blessés arrivent par dizaines, des presque morts qu'il faut panser, rassurer, accompagner. «Antoine n'a jamais eu devant lui un garçon entre la vie et la mort, qui attend tout de lui, qui s'est déjà vidé d'une partie de son sang. [...] Il voudrait ne pas se laisser atteindre par les tremblements du blessé, ses halètements, son regard suppliant.»

L'un d'eux le touche particulièrement. Oscar, amputé d'une jambe et prostré, regard perdu dans un ailleurs invisible. Il devient peu à peu sa raison de venir chaque matin à l'hôpital. Et même un défi personnel. Voyant la façon dont Antoine s'occupe du blessé, les médecins lui confient une mission : «Aider Oscar à sortir de son mutisme.» Ce n'est pas une relation d'infirmier à blessé qui va se développer sous nos yeux,



c'est un lien vital entre deux jeunes hommes projetés dans un monde qui n'a plus de sens. Un lien peut-être plus important encore que celui qui unit Antoine à Lila. Le personnage d'Oscar est-il réel? *«Mon père m'avait seulement dit qu'il avait essayé de sauver un jeune homme, qu'à l'étage il y avait les "psychiatriques", les "choqués", il fallait les réparer du mieux possible avant de les renvoyer dans leur famille afin que celles-ci ne se rendent pas compte de l'horreur de cette guerre»*, dit Brigitte Giraud. La guerre, c'est ça aussi : cacher la réalité, rouler des mécaniques, tout va très bien, madame la marquise.

Mais Lila bientôt va débarquer avec sa fraîcheur et son gros ventre. Elle est au côté d'Antoine, dans la chaleur sèche et étouffante de Sidi-Bel-Abbès, avec tout ce sable qui s'infiltrer dans les cheveux, colle aux gen-

cives, pique les yeux, et Antoine ne parvient pas à savoir si ça le rend heureux ou si ça lui met une pression supplémentaire. Il n'a pas vraiment le temps d'y songer, tout va si vite: Oscar, Lila, les blessés qu'il faut aller chercher sur le terrain, au risque d'y perdre la vie, les hommes qui tombent sous ses yeux, les Arabes que l'on tue sans raison. Peu à peu le doute le ronge. *«Antoine n'est plus sûr que les militaires savent où ils vont. [...] Il voit les hommes qui s'épuisent et se disloquent dans la chaleur qui frappe sans ménagement. Il assiste à l'avènement de l'été, à la torpeur qui rend les corps lourds et les esprits de plus en plus fous.»* Par petites touches, d'une écriture sobre et maîtrisée, Brigitte Giraud esquisse le portrait de deux jeunes gens tentant de résister à ce qu'on veut leur imposer. *«Je voulais raconter la mécanique de la manipu-*

lation. Mes parents n'ont pas eu conscience d'être dans une forme d'insoumission», dit-elle.

Typholde

Manuel, le héros/père de Jean-Marie Blas de Roblès, n'a pas l'innocence d'Antoine. L'Algérie est son pays, il en connaît la lumière, la dureté et la douceur mêlées. Dès la naissance, il revient de loin. L'extrait qui suit, à la fois triste et drôle, montre que sa famille n'est pas ordinaire. *«Juanico et Antonetta [ses parents] se marièrent en janvier 1911. Dès l'année suivante leur vint un fils que sa mère voulut appeler Antoine, pour honorer saint Antoine de Padoue. Il mourut au douzième jour. Deux ans plus tard, accouchée à nouveau d'un fils, Antonetta se décida pour François. Il vécut. L'enfant qui suivit, elle le nomma Antoine. Il mourut à trois mois d'une fièvre ty-*





phoide. En 1918, enceinte une fois de plus et considérant que le prénom Antoine portait malheur, elle opta pour Jean. Il vécut. Au suivant, elle se ravisa, tout cela n'était que superstition : le fils qui venait de naître s'appellerait Antoine. La dysenterie l'emporta avant son premier anniversaire. Une année de plus, et le problème se reposa. Une petite fille fut nommée Marie, et elle vécut. Opiniâtre, Antonetta baptisa Antoine l'infortuné qui naquit dans la foulée. Le médecin invoqua une "mort subite" et on ne sut pas de quoi il était décédé. En 1923, ce fut encore un fils. Antoine ? La tentation était forte. Elle en parla à son mari qui opta aussitôt pour Manuel. Mon père venait de naître.»

Dans l'épaisseur de la chair a tout de l'épopée. Blas de Roblès balaie une bonne partie de la présence française en Algérie et raconte la

cohabitation parfois harmonieuse, souvent mouvementée entre communautés musulmane, juive et chrétienne. Et les guerres mondiales qui aspirent une jeunesse grandie à l'ombre des eucalyptus et des acacias. Mais son roman ne se limite pas à la grande histoire. On y retrouve le quotidien des pieds noirs, des noyaux d'abricots collectionnés pour jouer aux billes à la douceur des makrouts et des montecaos que les femmes préparent en suant, des fins de semaine à l'ombre du cabanon aux parties de belote ou d'échecs dans les effluves d'anissette. On y lit surtout l'admiration sans borne d'un fils pour son père. «J'avais à la fois besoin de rendre hommage à mon père et aussi la volonté absolue de ne juger ni les pieds noirs ni les Algériens», confie Blas de Roblès. Le signe, peut-être, que la blessure fait moins mal. ◀

Des militaires, pendant la guerre d'Algérie, en avril 1961 à Sidi-Bel-Abbès.

PHOTO LE CAMPION SIFA

